

5

«NIOQUE est l'écriture phonétique (comme on pourrait écrire *iniorant*) de GNOQUE, mot forgé par moi à partir de la racine grecque signifiant *connaissance*, et pour ne pas reprendre le GNOSSIENNE de Satie ni le CONNAISSANCE (de l'Est) de Claudel.»

Francis Ponge.

Publié avec le concours du Centre national du livre

Cécile Mainardi	<i>La forêt de porphyre (extraits)</i>	5
Vincent Tholomé	<i>J'ai failli naître authentique</i>	19
Julien Blaine	<i>Précautions d'emploi</i>	37
Marie Sester	<i>Les repères et les cités</i>	55
Jean-Charles Depaule	<i>Comptoir central (2)</i>	65
Ovide	<i>Le vol de Phaéton</i>	
traduit par Danièle Robert	<i>(Métamorphoses, II, v. 1 à 367)</i>	79
Raymond Macherel	<i>L'image du temps</i>	93
Jacques-Henri Michot	<i>Un ABC de la barbarie (extraits)</i>	99
Gérard Giachi	<i>Autopsia</i>	119
Franck F.	<i>A «manger» A «mettre» A «soigner»</i>	135
Cécile Gaudin	<i>Si vous avez manqué le début</i>	155

1	Les fêtes de la paroisse (1900-1901)	Carle Marianne
19	Un fait de notre paroisse	Vincent Thérèse
37	Le dimanche à l'église	Jeanne Marie
55	Les fêtes de la paroisse	Marie José
63	Comptes rendus (1901-1902)	Jean-Charles Drapeau
71	Le vol de l'église	Marie
79	Le dimanche à l'église (1902-1903)	Yvonne par Denise Robert
87	Le dimanche à l'église	Raymond Marcel
95	Le dimanche à l'église (1903-1904)	Jacques-Henri Michel
103	Le dimanche à l'église	Genevieve
111	Le dimanche à l'église (1904-1905)	Francis E.
119	Le dimanche à l'église (1905-1906)	Carle Genevieve

Cécile Mainardi

La forêt de porphyre (extraits)

Cécile Mairani
La forêt de papier (roman)

J'attaque l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*. Les *textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* ne se différencient pas objectivement des autres, juste ils saignent continûment dans leur calice léthal, et donnent l'impression à celui qui les compose (impression que rien ne légitime pourtant) qu'il ne doit pas se tromper, ne rien raturer, écrire d'un premier jet impeccable : «Attention... À vos marques... Prêt... Partez !» puis enchaînez aussitôt sur autre chose. Les *textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* vous donnent la sensation pure de la durée, de la non-réversibilité des choses, ont une vue imprenable sur, sont à écrire en italique. Etrange contrainte que celle-ci, panique à l'hémistiche abstrait, hémorragie interne à la césure : pas de panique ! On coule tout droit au fond du texte, on en touche le fond improbable soustrait au seul fond réel duquel il *Les-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* enregistrent l'écho de tout ce que vous avez déjà lu, de toutes les choses écrites, et vous le restituent en écoute libre (effet-concert) légèrement amplifié (effet réverb').

Quand vous lisez un texte tiré de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, forcément vous vous dites «Attention, ça va aller très vite, ou alors ça va aller très lentement, ou encore ça va aller très moyennement». Personne ne vous oblige pourtant à régler votre allure sur aucune conception/convention/pacte de lecture préétablie, ni à les lire selon un débit lamentablement constant et monotone, ni à aller plus vite que la musique, ni à vous dire «Attention, surtout il ne faut pas faire de fautes, il ne faut pas se tromper, puisque je n'ai pas le droit de les relire», mais il est vrai que la nécessité se fait irrépissiblement sentir de les lire d'une seule et même traite.

L'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* compose toute une partie de la littérature (j'en possède d'ailleurs un vague sous-ensemble dans ma bibliothèque personnelle dont je ne

suis pas l'auteur), qui sciemment ou non s'inspire du principe, au point qu'une telle convention serait au fond à l'œuvre dans toute tentative d'écriture. Mais l'on pourrait risquer l'hypothèse que la poésie, plus que toute autre pratique participe de cette contrainte inavouée.

L'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois vous rappelle la folle précarité de la lecture/à la précaire folie de la lecture (trop souvent inadvertante), la folle instabilité des phrases, vous ramène à l'âge où vous trébuchiez sur les mots, sur le sens, sur la masse bougée, en sorte que vous n'osiez pas lire tout haut devant tout le monde, vous ramène à un texte sans ponctuation, plus gros que nature.

La coexistence de *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* avec d'autres ensembles (tels que ceux des *textes-faits-pour-être-lus-plusieurs-fois* ou des *textes-faits-pour-ne-pas-être-lus* ou encore des *textes-faits-pour-absolument-rien...* etc) (de toute façon, ils ne sont aucunement exclusifs les uns des autres) ne doit pas être sujet à réflexion, elle n'apporte rien à la réflexion, constatée, elle reste constatée et ne dépasse pas le stade de son propre constat.

L'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois transcende bien entendu son postulat fondateur et n'est pas à prendre à la lettre (en dehors de l'appareil poétique qui le suppose comme chimère logico-textuelle pour actionner la *machine-à-faire-des-poèmes-illico*). En réalité, il y aurait donc plutôt *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois-à-chaque-fois*, c'est-à-dire *dont-la-lecture-demeure-la-première-jusqu'à-la-prochaine*, soit en d'autres mots *dont-la-lecture-est-toujours-une-première-lecture, dont-toute-lecture-est-toujours-première*.

La différence qu'il y a entre l'*ensemble-des-poèmes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* et l'*ensemble-des-poèmes-qui-n'ont-été-lus-qu'une-seule-fois* n'en est pas vraiment une. Simplement, elle a le mérite de pouvoir s'énoncer clairement et aide/balise en quelque sorte la lecture.

L'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* comprend donc avec certitude l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois-à-chaque-fois* + l'*ensemble-des-textes-dont-la-lecture-demeure-la-première-jusqu'à-la-prochaine* + l'*ensemble-des-textes-dont-la-lecture-est-toujours-une-première-lecture* + l'*ensemble-des-textes-dont-toute-lecture-est-toujours-première*, et peut éventuellement comprendre l'*ensemble-des-textes-qui-n'ont-été-lus-qu'une-seule-fois*, de façon à ce que le maximum de texte soit écrit en italique.

Une fois que tout le texte pourra être intégralement passé en italique, vous pourrez considérer être en train de lire un authentique exemplaire de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*.

Certains prétendent que l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* ne permet que la description des objets qui ne servent qu'une seule fois : une allumette, un appareil-photo jetable, une serviette en papier... Ils se trompent/s'ils se trompent c'est qu'ils confondent tonalité pure avec ressac du sang, c'est-à-dire qu'ils éludent l'unicité tragique de toute chose.

L'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-jamais-lus* est plus proche de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* que l'*ensemble-des-textes-faits-pour-être-lus-plusieurs-fois*. Opinion qui n'engage que moi.

L'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois empêche/perturbe le plus souvent la lecture des textes en question : on croit avoir lu cela, et on se rend compte après coup de l'erreur, ou bien l'on croit avoir lu cela on doute de ce qu'on a lu, alors que c'était bel et bien écrit. C'est qu'à cause de l'émotion que suscite leur lecture, ces textes n'ont pas de contours précis (à cause de l'émotion qu'ils suscitent/on a trop d'émotion à leur lecture), ou qu'on voit très légèrement double en les lisant. L'erreur rétablie, on doute encore. Peut-on même vérifier quoi que ce soit ?

L'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois et *l'ensemble-des-textes-faits-pour-absolument-rien* entretiennent d'étranges rapports ; on ne sait pas en effet s'il s'agit de rapports d'inclusion complète, partielle, variable, stochastique... Reste qu'on ne peut pas envisager une absence totale de rapports entre eux.

Il est très difficile d'obtenir entièrement en italique un texte qui parlerait des ensembles en général, et en particulier de *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*. Cela demande beaucoup de concentration, beaucoup de foi. Mais, si par bonheur le miracle se produit, alors vous êtes sûrement en possession d'un texte qui s'apparente au très haut genre Poésie.

L'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois ne propose pas des textes normaux. On n'y lit non plus un texte, mais le parasitage/dénoyautage/dégoupillage/révélation (au sens photographique du terme) du texte par le texte, qui en donne un autre, qui en donne un sur deux. Je veux dire par là qu'on n'y lit que ce qu'on y reconnaît immédiatement (que cela soit juste ou faux, peu importe)/le corps imaginaire et mouvant.

On y voit d'ailleurs plus qu'on y lit, et des 6 propositions suivantes :

a°) *je lis le texte que je vois en le lisant*

b°) *je lis le texte que je vois en le voyant*

c°) *je vois le texte que je lis en le voyant*

d°) *je vois le texte que je lis en le lisant*

e°) *je lis le texte que je lis en le voyant*

f°) *je vois le texte que je vois en le lisant*

(nous mettrons de côté toute proposition obscurément obscure du type wittgensteinien : je lis le texte que je lis en le lisant, soit la répétition suivie de 3 mêmes termes)

c'est sans doute la d°) soit : *je vois le texte que je lis en le voyant*, qui traduit le mieux le phénomène que la lecture des *textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* peut produire sur le lecteur, quoique la f°) c'est-à-dire : *je vois le texte que je vois en le lisant* eût pu également rendre, à sa manière, le processus en question.

Un texte donc, où il s'agirait de forêt, de la forêt, comme élément, milieu, espace (car la forêt est forêt de beaucoup de choses, et entre autres de perspectives, de silhouettes, d'ombres longilignes, de rais lumineux, de micro-forêts, bref de tous les miroirs et projections d'elle-même (comme il en est de la pluie, paysage tautologique par excellence)) peut notamment faire partie de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*.

L'*ensemble-des-poèmes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* n'est pas un spécimen de poésie conceptuelle en ce sens que l'organisme qu'il suscite n'a pas d'autonomie propre : ils peuvent toujours dérailler, s'embarquer vers autre chose, une forêt, la forêt-conçue-comme débordement-de-forêt-qui-fait-qu'on-peut-se-perdre-dans-la-forêt-conçue-comme-débordement-de-forêt-qui-fait-qu'on-peut-se-perdre-dans-la-forêt/le tout consumé de perspectives inassignables.

L'ens... supplie votre consentement immédiat et total, réclame votre énamoration expresse dans les 3 minutes, vous sollicite un «oui» avant même que toute demande ait été faite, et dans son cortège de jamais-plus-jamais, résilie tout contrat de conservation. Non, l'écriture ne fixe pas les instants qui s'en vont à jamais, elle les perd une seconde fois, et c'est tout.

À partir de de combien de lectures peut-on considérer qu'un texte appartient ou pas à *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* ?

Je pourrais commencer ce texte par l'injonction suivante : «surtout, n'oubliez pas ce texte !

Retenez-en le maximum ! Gardez-le en mémoire pour toujours, mettez le bouton lecture au maximum de sa puissance, car vous n'avez pas le droit de le relire jamais !», mais ça ne serait là qu'une vue de l'esprit. De *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, je ne fais que parler.

Rien ne prouve que le présent texte fasse partie de *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, rien ne prouve le contraire non plus ; d'ailleurs si je parle d'ensemble c'est pour simplifier, pour donner plus de netteté de clarté mathématique à mon propos qui se résume en fin de compte à simplement défier en général les lois gravitationnelles de la lecture. Pour l'instant, les choses/elles/les textes en sont là.

A partir de quel moment un texte commence-t-il à faire partie de *l'ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* (ou bien, il l'est structurellement, constitutivement, ou bien, il le devient en cours de lecture) ? Si tel est le cas, alors les difficultés surgissent car à peine en commence-t-on la lecture qu'il faut en même temps et déjà

présager de son appartenance ou non au dit genre, soit le lire autrement, ce qui modifie voire perturbe ses divers enclenchements de vitesses, et peut-être la lisibilité elle-même.

À priori, rien ne s'oppose à ce que n'importe quel texte puisse être inclus dans l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*. L'ensemble n'est pas clos sur lui-même, n'a pas de contour défini, c'est un ensemble aléatoire, vague, abstrait : *quasi una fantasia*. Encore une fois, il suffit d'y croire, c'est un *credo quia absurdum*. C'est une nouvelle façon de l'envisager (notamment le seul fait d'avoir l'idée de son concept doit suffire à témoigner de son existence).

Comment l'existence/la postulation de l'ens... vient-elle nuancer, éclairer différemment un des mots qui sert à leur rédaction, le mot «maximum» par exemple, ou encore les mots «puissance/mémoire/général» ? ce sont des mots qui clignotent, des mots qui, alors que vous les tapez, vous révèlent fabuleusement la physionomie d'un clavier de machine à écrire (le *t* loin du *x*, le *z* près du *a*... etc... le tiercé du «oui» dans le désordre, le vrac du «vrac», l'in vraisemblance du «avec», la résistance du «cœur», l'évidence des conjugaisons en *ez*) dans toute sa puissance/richeesse/beauté arbitraire/énigmatique, pseudo-cryptée.

Mes poèmes s'efforcent d'être des poèmes qui pouvant appartenir à l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*. Que faut-il entendre par cela ? Simplement /sinon que, de la même façon que j'aimerais les écrire comme je les vois, j'aimerais que vous les lisiez comme je rêve les voir (ne seraient-ils pas même encore écrits). C'est ma façon à moi de vous dire que j'aimerais cela.

L'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* pourrait tenir par la seule insistance répétitive que je mets à en parler

à chaque texte, en réécrivant infatigablement cette expression longue de 13 mots et de 9 tirets (si possible le plus grand nombre de fois), en refaisant invariablement cette citation-glacis pour gagner le maximum de place et n'avoir plus qu'à remplir autour, dans les interstices fondants, par exemple la liste des mots commençant par un *e*, plus quelques adverbes.

En commençant à écrire/rédiger l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, je commence d'abord par m'interdire à y parler d'amour. C'est là, me semble-t-il, que réside leur véritable contrainte, la plus intenable pour moi (notamment parce qu'il y est quand même question d'amour)

Pareil à celui qui demande : «Je vais mourir, montre-moi tes seins», demandant par là implicitement aussi : «si tu le fais, ne le fais qu'une fois, surtout !»(qui en est la vraie supplication)... ce qui pourrait se formuler en d'autres termes par : «je te demande de me montrer ce que tu ne pourrais me montrer qu'une seule fois terriblement», l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* sont d'essence pornographique. Le pornographique/pornographiquement sort en relief par rapport à l'érotique/érotiquement car le pornographique /pornographiquement dit avant tout la pulsionnelle privation/soustraction du vu.

L'ensemble donc, appelons désormais l'*ensemble-des-textes-dont-on-peut-supposer-qu'ils-nous-montrent-leurs-seins*, ou plus exactement l'*ensemble-des-textes-dont-on-peut-supposer-qu'ils-nous-montrent-quelque-chose-d'équivalent-à-des-seins-s'il-s'agissait-d'une-femme*, quoique il s'agisse non pas de femme mais de texte, et qu'on ait du mal à se figurer ce genre d'équivalence

Comment, en partant de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, peut-on en venir à parler de la pluie ? Par quelle trajectoire improbable ? Sinon celle-là même, très mystérieuse, qui en ouvre la question et la laisse fabuleusement ouverte ? La pluie (par exemple) ne serait elle-même qu'un ensemble... on ne la verrait qu'une fois... un texte dactylographié vite parcouru/hachuré du regard pourrait schématiser un pan de pluie... ou encore, la lecture d'un texte aurait à voir avec la pluie qui tombe... ou tout autre chose en vérité, je ne sais.

C'est donc qu'il y pourrait s'agir de pluie, dans la mesure où la pluie est pluie de plusieurs choses : non pas seulement de gouttes, mais aussi des interstices entre les gouttes (ou paysage/trame d'anti-gouttes), pluie de la marge, du «dans la marge» mobile et infixé (car dire «dans la marge» n'indique pas seulement les ordonnées, mais tacitement les abscisses, l'en face du «dire/qu'il pleut dans la marge»), pluie de ce qui semble s'en aller du paysage avec/pluie de la dégradation du paysage tout entier.

L'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* compte beaucoup de sous-ensembles, dont il est le sur-ensemble. Il est cependant lui-même sous-ensemble de quelque chose. De quoi exactement est-il le sous-ensemble ? non pas, très certainement, de tous ceux précédemment envisagés. Alors de quoi ? Et l'est-il de la même façon que ses sous-ensembles le sont quant à lui ?

L'avantage incontestable avec l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, c'est qu'on peut enfin y reparler de tout, et que n'importe quelle incursion de la réalité n'y contrevient pas (on peut y faire tièdement germer des pousses de lentilles, ou le début d'une forêt), qu'on peut y reparler des choses décisives (avec des mots d'outre-rime aussi beaux que rimés), y recopier un vieux

brouillon qu'on était allé rechercher dans les ordures de la veille, y annoncer des choses sans avoir honte d'y renoncer.

Entre l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois*, murs-mâîtres du poèmes, on s'autoriserait seulement les mots dont l'ordre des lettres respecte celui aléatoire (encore qu'il recèle en puissance la forme ouverte des deux mains) du clavier : art, étuis, ton, zoo, rush, tuf, zero, zig arum, ars, tic (dans ces conditions, le mot «forêt» ne marche pas, pas plus que le mot «pluie»), et ceux dont l'ordre ne le respecte pas : tous les autres. On obtiendrait ainsi encore deux ensembles.

Il serait éventuellement possible de se représenter spatialement un des composants de l'*ensemble-des-textes-faits-pour-n'être-lus-qu'une-seule-fois* par le dispositif suivant : un texte en position murale, représenté sous forme de bas-relief, c'est-à-dire dont les mots seraient visibles par leur seule proéminence et les minces filets de sable qui en révéleraient la physionomie à mesure qu'ils s'écouleraient à travers leurs interstices. On l'appellerait «la composante-sablier de l'ensemble».

Ne me laisse pas sans signe de toi pour te joindre ! Et Laisse moi sans absolument plus aucun signe de toi pour te retrouver ! Articulant le fond de la même demande extrême et sans formulation possible autrement que par ces deux phrases conjointes (à enneigement progressif). Superposées, elles donnent littéralement : laisse/sans/signé /de /toi /pour /te. Qu'en serait-il du texte auquel on enjoindrait expressément cela, (du texte à haute fidélité faisant partie de l'ensemble/passant ?/) ou qui vous l'enjoindrait, du texte qui reproduirait cette double injonction impossible, et qui ne/me laisserait sans plus aucun signe de toi pour te joindre, ni te perdre non plus .

Les mots du dictionnaire, matériau d'anti-mortalité, au même titre que les pavés du vieux port (que j'arpeute chaque matin) ou des grands arbres de la place d'Île de Beauté, toujours en place après des générations de défunts, les mots ignoblement toujours en place après des générations de disparus, inventés par personne, massivement présents (quasi-immortel le mot «arbre»/ou «forêt»/les plus vieux, les plus immémoriaux). On ne perd aucun mot, peut-être ne perd-on que les ensembles ? Je cherche l'ensemble qui dirait ta disparition sans blasphème, ironie, profanation. Bon sang ! Le M vient avant le N !

Alors, je pourrais écrire en ne choisissant que les mots les plus immémoriaux : arbre, forêt, mort, homme, écrire, vent, nuit... bassonnant l'ensemble/et convaincre de ne les lire qu'une seule fois, c'est-à-dire une dernière, les tuer sur place, se/s'en venger, en finir une bonne fois pour toute : faire de vraies élégies.

Non, je n'écris pas, je ne sais ni ne veux écrire, je n'écris rien, juste je fixe à l'aide de l'écrit, je dépose, je mets un peu d'ordre dans ce qui ne peut en trouver que par dépôts progressifs : je m'étonne la première que ce soit avec des mots, je libère une chose, une masse, par séries de fixations, je déleste l'ensemble qui n'apparaît ensemble que par délestage, c'est le délestage seul que permet l'action, plutôt pesante, d'écrire. Je m'étonne la première que ce soit avec des mots.

J'assemble autre chose que des idées avec autre chose que mon esprit : ce ne sont ni des mots (c'en est la nouveauté post-mallarméenne) pas plus que ce n'est avec mon corps. J'assemble façons sur façons. Rien que des façons et des ensembles. Autrefois, le mot «ensemble» sonnait pour moi comme l'exact inverse du mot «semblance», aujourd'hui que les semblances ont dérivé une à une, je n'envisage rien d'autre que des ensembles et des façons.

On pourrait dire que les plus pures compositions ne seraient
ni celles déclenchées par d'autres textes poétiquement
«communicatifs»,
ni celles in/produites par la lecture d'un article de dictionnaire,
ni celles agencées à partir d'un mot-rime-rêve-déclat,
mais celles, nées de rien, qui se réalisent entièrement toute seules,
entièrement de soi, (d'elles-mêmes), qui viennent droit du fond de la
tête déjà pratiquement en place, dont il ne reste qu'à agencer un peu
d'espace autour, plutôt qu'à les agencer dans l'espace : de la sculpture
en fait

Vincent Tholomé
J'ai failli naître authentique

On n'a qu'eu qu'à dire car Je n'ai qu'eu qu'à dire tout
ce qu'il faut J'avais cru à dire tout comme il faut. Il ne faut pas dire
j'ai ce qu'il faut. Il faut c'est dire que j'ai de la peine mais ce n'est
pas la peine que j'ai des choses là où il faut. Car j'ai de la peine à
croire qu'on a les choses là où il faut. On avait à dire qu'on avait des
choses et qu'elles étaient là où il faut. J'ai failli faillir faute d'avoir
ce qu'il faut. J'avais cru m'y faire en poussant plus d'air. J'ai poussé
plus d'air. Je n'ai rien reçu après. Je n'avais déjà rien avant mais
maintenant ça va. Je n'ai pas souffert. Ça m'est tombé dessus mais
comme du bas et comme un poids alors j'ai soufflé plus d'air. Aviez-
vous senti comme un poids vous tombant dessus. Non. C'est dedans
et ça n'a pas de poids. Ça prend dedans je ne sais pas comment. J'ai
à dire comment. ^{(1) (2) (3)}

(1) on ne saurait pas dire sans il y a des choses à dire mais y a-t-il
des choses à dire je ne peux pas confondre il y a des choses et il y a
des choses à dire non je ne pourrais pas confondre des choses et il y
a à dire qu'y a-t-il à dire sans toutes ces choses à dire mais sitôt
qu'on s'essaye à dire on ne saurait dire il y a à dire mais on ne peut
dire il y a des choses à dire mais on ne saurait dire quelles choses il
y a à dire oui on peut toujours dire on peut tout dire c'est si facile à
dire dites-vous la chose facile à dire dites-vous même la facile à dire
je ne peux pas l'affirmer je n'ai pas une raison à l'affirmer non pas
de raison

(2) La gorge peut mais un peu. Le peu que peut la gorge. Je compte peu sur ma gorge. Qui compterait compterait un peu. Je compterais un peu. Comptez-vous taire un peu ? Comment taire un peu ? On tait un peu. On se met la gorge à sec à sac. On saque. On parle mais toujours peu. Soi-disant on y serait toujours. Encore un peu nous comptions dans les gorges tariées. Quand les gorges sont tariées oh quand les gorges sont tariées des pensées sortent du nez. Pendant qu'elle était ailleurs je la nettoiais.

(3) Sauf ma tête tout à failli être authentique mais j'ai ma tête et elle n'est pas authentique soi-disant on saurait dire des choses authentiques. J'ai failli dire des choses authentiques. Ma tête n'est pas authentique. J'ai un crâne congelé. Je vous dit pensées de tête et de crâne congelé. J'ai failli vous dire des pensées de tête de crâne congelé. On dit. J'ai perdu mes pensées. J'ai failli dire mes pensées. J'ai un petit corps. Il est rabattu. Oui. Il l'est depuis que j'ai dit il est rabattu. Voulez-vous dire à ma place ? On ne saurait dire à ma place.

je vais le dire et je vais le dire lentement si je sais le dire je le dirai
lentement nous passons sombre et sinistre ça dure comme ça depuis
des heures je suis très lent très longtemps à peine avancé j'ai traîné
les bêtes ne le savent pas mais pour le dire j'aurais dû me ficeler le
haut et dire alors tout à fait une autre musique tiède et boueuse mais
qui ne colle pas à ça qui prend un temps énorme parce qu'on a
décidé de traîner dans le cachot de chair la cage en fer

je suis allé en arrière aussi loin j'ai avancé je me renvoie en arrière
comme je l'entends j'entends je suis en arrière et je dis je suis en
arrière mais je ne suis pas je dis je suis en arrière je suis je suis en
arrière je comprendrais si je gravais je suis je dis je suis en arrière ça
irait mieux j'en finirais je ne penserais pas à dire je dis je suis en
arrière quand on finit on va mieux et on ne pense pas je dis en arrière
je dis mais en arrière oui autant s'aggraver oui autant s'attarder oui
je comprends un peu de plus et je me dissipais oui un peu plus je
n'avais plus à dire or j'ai encore à dire ça me tire toujours en dedans
et en arrière c'est sans équivalent ça me canarde toujours en dedans
qui est ce qui fait qu'on cherche toujours à en finir avec vingt cent
mille choses au dedans mais ce ne sont pas des choses qui aident non
ce ne sont pas des choses qui peuvent aider

... ça va comme vous voulez docteur ça va comme vous voulez –
voulez-vous bien détruire cet être humain – on se détruit l'être
humain – après trois ans de vie j'avais détruit mon être humain – il
ne faut pas plus de trois ans de vie pour qu'on se grille comme être
humain – j'étais un être humain – voulez-vous bien me rendre
humain – je suis dépérissant dans le domaine humain – j'ai
l'organisme humain détruit par l'organisme humain –

Traitez-vous avec lui ? Traînez-vous avec lui ? Qu'avez-vous à la place de bras ? Qu'avez-vous à la place du bas ? J'avais ôté ses bras. Puis j'ai traîné. Puis j'ai ôté sa voix. On ôte sa voix et on s'ôte de sa voix. Je me dois d'égaliser son reste. Je me dois d'égaliser ce qui reste. Ce qui a sauté avait l'air exact. L'aviez-vous remarqué ? J'ai fait trois tours dedans puis je l'ai ôté. J'avais sauté. Quand on l'ôte il ne reste que ce qui reste. Dites un peu ce qui reste. Je suis proche d'un dénouement mais j'ai toujours répété que j'avais mes cervelles cousues au trou du cul. Puis j'ai ôté sa voix. Voilà ce qui reste après sa voix. Je suis en chair après sa voix. Je suis en vrai. Il est encore tôt pour en parler. Je suis en place depuis trois jours. Je suis coupé depuis trois jours. On est cousin depuis trois jours.

... on git dans son pendant on git dans son penchant – cet instant précède le suivant – j’ai suivi un instant suivant je dis je gis dans le suivant précédent – au bout d’un instant je m’étais précédé c’était pendant l’instant où je gisais – au bout d’un instant je gîtai c’était pendant l’instant où je penchais – cependant je penchais à l’instant précédé c’était seulement si je précédais ce que je cétais – j’ai cédé quand j’ai saigné pendant que c’était pis que ce que ça a été – encore aujourd’hui tout pèse pendant que j’ai viré dans ce qui avait penché avant en avant – j’ai ressaisi longtemps mon pantelant ma pendule et ma pendeloque – j’avais précédé le suivant en qualité de loque reluquée – dites les troubles que vous avez reluqués – j’ai dit que j’avais précédé sur le suivant précédent – j’ai dit que j’avais précédé mon penchant c’était avant qu’on me tapisse le dedans – j’ai eu le dedans tapissé à trois ans comme chacun de nous en entrant – encore aujourd’hui tout me pèse à dire avant et pendant bien que j’aie tapissé mon trou de meilleur – encore de dire tout pèse j’ai tapissé mon trou de malheur –

I

Dites le peu que peut la gorge. Le peu pue de sa gorge. Le pus de sa gorge. Il pue c'est sa gorge. Compte-il puer de la gorge ? Faites le compte de ce qu'il dit. Faites un peu s'il déduit. Faites à l'envers et à l'avant. Il dit. Il pue. Il dit. C'est tout ce qu'il dit.

II

Il dit comme ça depuis qu'un morceau de chair lui a été enlevé mais il ne dirait pas comme ça si un morceau de chair ne l'avait pas été enlevé il a perdu tout son corps depuis qu'un morceau de chair lui a été enlevé car il est dit que ce corps n'est plus depuis dernièrement entièrement sien depuis qu'un morceau de chair lui a été enlevé il ne sait plus dire que ça depuis qu'un morceau de chair lui a été enlevé oui c'est tout ce qu'il peut dire oui c'est le peu qu'il peut dire oui sa gorge pue de ce peu qu'il peut dire oui il ne saurait en dire plus.

Voulez-vous mourir tout un temps avec moi ? Voulez-vous dire que vous voulez mourir tout un temps avec moi ? J'ai donné tout un temps pour n'avoir ni à voir ni à savoir. C'était durant une relation. J'ai duré longtemps à ma sortie. J'ai duré tout un temps à ma sortie parlant et relatant. Je n'ai arrêté de relater depuis. On n'arrête pas de relater. Ce qui me répond est relaté ce qui ne me répond est en relation. C'est toujours bon à voir. C'est toujours bon à savoir. Tout est bon à voir. Tout est bon à savoir. Non. Vous vous trompez de côté. C'est nous qui sommes dedans. Voulez-vous vivre à ma place ? Il y a toujours de quoi dedans. J'ai horreur quand c'est bouché dedans. Si on me bouche dedans.

Je regrette je rejette je n'y tiens pas une fois ça est entré c'était
jamais j'avais pensé manger prenez-moi ça cela a du vrai cela a du
bon on a pensé s'enfuir on n'y tient pas avez-vous songé à demander
je relate son passage à la réaction je relate son action je tiens à cette
relation c'est lorsque j'étais à la place du sien car on se met à la
place du sien si on se met à la place du sien mais comme j'ai dit j'ai
préféré faire corps et ne pas porter le sien je vous ai porté pour votre
bien plutôt que d'attendre une prochaine fois autant si possible
baiser l'esprit ou l'expulsion non je ne tiens pas à une prochaine fois
mais à ce qui cache ça m'a embrassé et délivré à l'issue du terme
quand j'ai multiplié croisé accroissé malgré soi car on croisse on
croise malgré soi et ce malgré soi si ça vient et plus généralement ça
détend

Sale temps pour les dépourvus. Je veux la tête dont il est pourvu. J'assiste à moi-même quand je vois en moins de quoi. À moins de quoi croyez-vous qu'il sera ? Je veux une tête de blanc pourvu. Fasse que son visage tienne dessus. Moi je veux une tête qui me laisse sur place. Moi je veux une tête qui passe sans cœur. Moi je veux une tête qui passe sans peur. Mangeons tout de même ensemble. Si nous voulons cernons ensemble ce dont on nous dépourvut. On nous a dépourvu d'une tête pour nous effrayer. Vous m'aviez déjà frappé vous m'aviez déjà consolé. Composons ensemble deux sections d'esprits mentaux. Où cours-tu ? Où chutes-tu ? Où penses-tu ? Il me répondit oui mais sur le tard. Où pends-tu ? Où cherches-tu ? Où tais-tu ? Si nous voulons prouvons chaque fois le contraire de ce qu'on dit car moi je dis que ça désire lui sortir oui ça lui pisse d'amour. Tout à coup je me sentis bien. Tout à coup je me sentis atteint. Tout à coup j'ai senti mon bien. Atteint mon bien. Que faisait-il quand il était dépourvu de ça ? Vivait-il quand il était dépourvu de ça ? Oui il était quand il était dépourvu de ça mais il n'était pas ça quand il était dépourvu de ça et on ne saurait pas dire qui il était quand il était dépourvu de ça parce qu'il est depuis longtemps bien pourvu de ça et de ça il ne sait plus du tout qui il était quand il était dépourvu de ça.

J'ai mis bas. C'était un organisme humain. Dites s'il traîne toujours derrière lui cette odeur d'organisme humain. Voyez-vous derrière lui son organisme humain ? Il préfère opérer par organisme humain. J'ai mis là mon organisme humain. Pensez-vous que quelqu'un pourrait récupérer sa chose humaine ? Je l'avais laissée là elle traînait elle bloquait mes pensées. On l'aura emmenée. Je suggère qu'on traîne encore un peu dans les plis humain. C'est l'appentis humain. À l'intérieur il y a l'extérieur. L'organisme humain est un extérieur pas un intérieur. Il n'y a rien à l'intérieur. Il y a l'extérieur à l'intérieur. J'ai montré que j'avais descendu mon organisme humain. Il s'est évanoui quand je l'ai dit. Il s'est évaporé quand il est né. Oui. Il est né nié. C'est maintenant l'heure de l'opération copulation. J'ai vécu le heurt de l'opération copulation. L'organisme humain y est resté l'organisme humain il n'est redevenu un organisme humain. Nous le savions au fond. Tout meurt en convulsions. J'ai hurlé quand je l'ai vu né. J'étais sans corps quand je suis né. Nous avons tous un corps depuis deux fois vingt cent mille ans.

Je n'ai plus vu aucune des choses au monde. À un moment on ne voit plus aucune des choses au monde. On voit les choses mais elles ne sont au monde. Quand êtes-vous venu au monde ? On ne vient pas au monde. Je vous ai dit que je décline à vue d'œil. Je dis et je décline à vue d'œil. Il en restera combien demain ? J'ai vu des choses mais aucune n'était au monde. Il suffit de voir une fois aucune des choses est au monde et aucune des choses n'est au monde. J'ai trop espéré aucune des choses et elles ne sont pas au monde. J'ai achevé aucune des choses ici. J'ai terminé les choses ici. On avance pour voir sur quoi on tient mais aucune chose au monde.

car en ce qui me concerne je suis sinistre et je suis sombre en ce qui me concerne comme tous ceux qui passent ici or j'ouvre et je dis nous passons et c'est le sombre et le sinistre qui passent quand j'ouvre et dis nous passons or les minces rubans que je tire quand j'ouvre disent sombre et sinistre je suis sombre et sinistre je dis en moi quand ça cesse de haleter et si j'halète j'ouvre et dis passons passons en ce qui me concerne je laisse ça sans larme je suis frais et heureux quelques fois c'est bête et ça passe ça a dû durer comme ça un moment oui un bon moment puis je retombe sinon chaque fois je retombe pour dire qu'avant c'était comme je ne me souviens pas que c'était faite à la viande qui est maintenant comme elle est vivement parfois et parfois de nouveau en ce qui me concerne

Julien Blaine
Précautions d'emploi

I

Dans la danse de la société (X...)

j'ai perdu de vue l'éléphant

il disparaissait derrière les autres danseurs

derrière la cagoule et les longues nattes des autres danseurs

quand je revoyais sa face et sa trompe

il était loin

Très loin

puis je L'ai vu revenir

dansant vers moi

je l'attendais aux aguets

à l'affût

et la danse

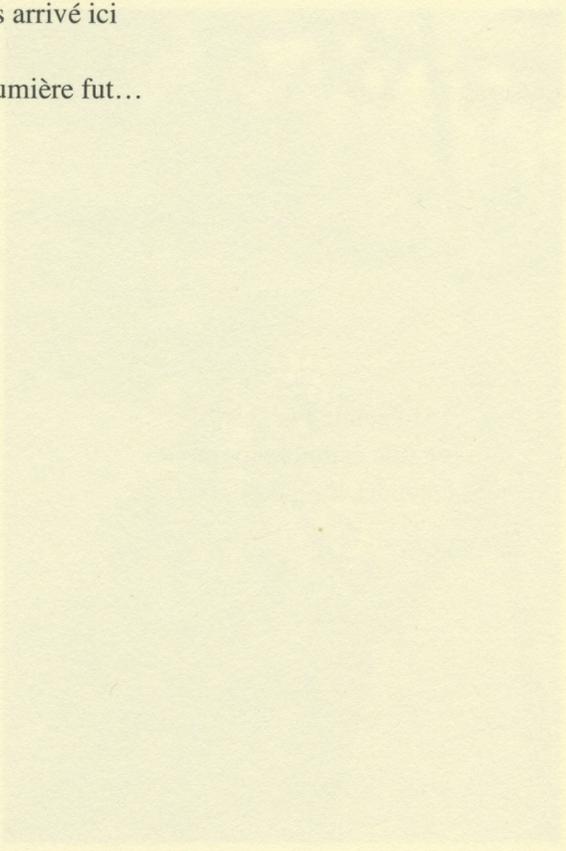
a changé de sens



Légende Fig. 1 :
qui regarde cette photographie
entendra les tambours

II

Nour :
Jupiter(1) à l'expo
Je suis arrivé ici
hier
et la lumière fut...



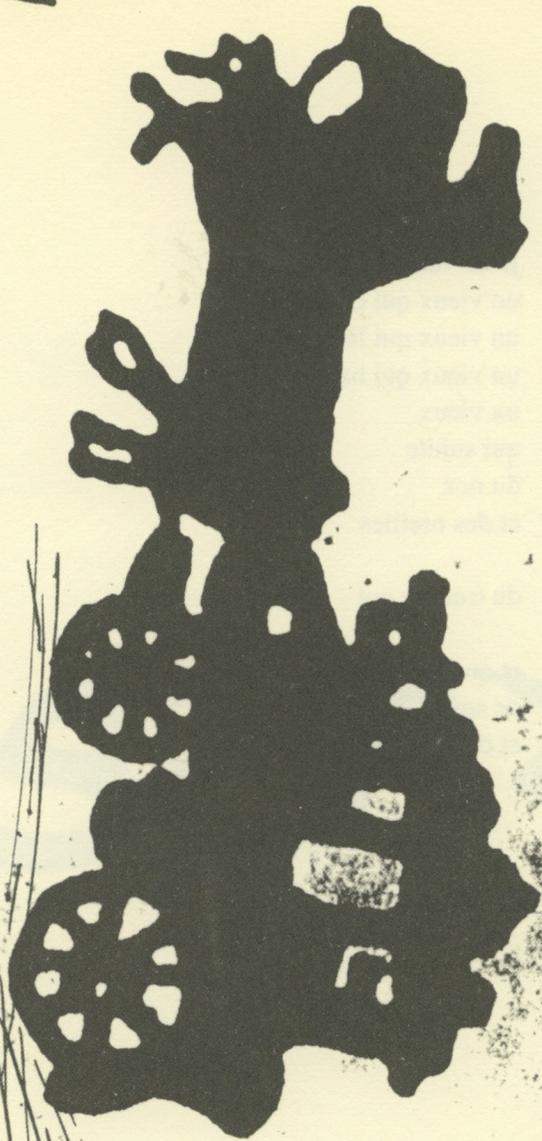
III

L'air des collines
le souffle du ciel
l'odeur des peaux
le goût des aréoles
le jus nouveau de ton jeune con
la lente de ton corps
 ()
 ...

Légende Fig. 2 :
qui regarde cette image
entendra les roues sur les cailloux

Datum 199

01



IV

je ne veux pas être
un vieux qui coule
un vieux qui larmoie
un vieux qui bave
un vieux
qui suinte
du nez
et des oreilles

du trou du cul

et qui suppure
de son gland
et de ses rides

KASZAX

V bis

« d » & d

*A mailcoach called «diligence» passed this square
on its way to Vienna from 18th september 1752 on.*

*The mailcoach ran regularly, carrying parcels and
money besides passengers.*

*The mail man sometimes blew his corn, which meant :
give way !*

*It was in 1825 that a mailcoach called fastcoach was
introduced, which soon became known as diligence.*

ceci est écrit sur le mur d'entrée
à l'intérieur
de l'auberge
Postakosci à Budapest
cette auberge est de l'autre côté de la place,
face au musée Kassak Kollazsai

KAS/SAK

toujours lire
et les typographies et les topographies :

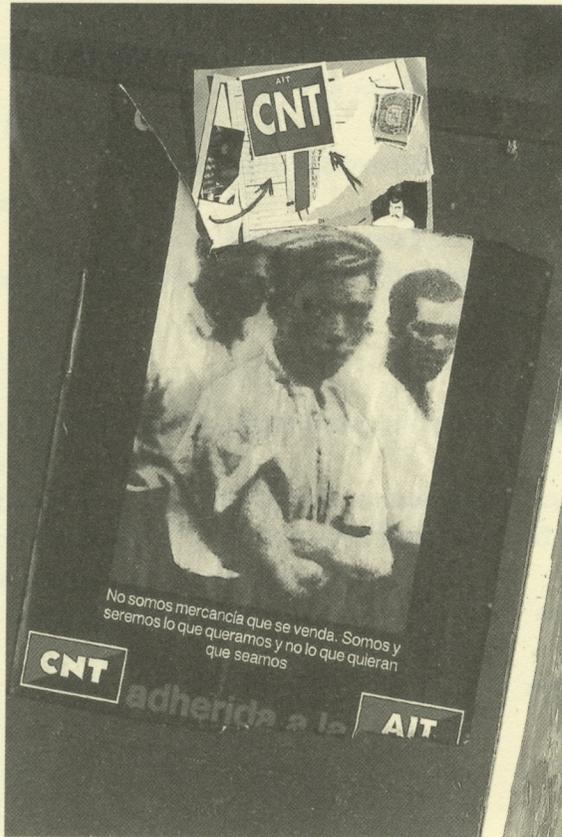
V quinto

Le restaurant était plein
et le maître d'hôtel
(tel ?)
qui sans doute me trouva affamé
me plaça
seul
à une table de sept personnes
et laissa
à mes côtés,
qui m'étais assis à la place d'honneur,
six couverts vides :

au fond face à face
mon grand père Albert et ma grand'mère
au milieu
mon arrière grand'mère maternelle mamali
face à elle, sa fille, ma grand'mère mammi
à ma gauche
Gherasim Luca
à ma droite
Adriano Spatola

6 couverts

Je bus ma *bière*
tandis qu'ensemble
ils me regardaient en silence



Légende Fig. 3 :
qui regarde cette affiche
entendra le bruit des océans

VI

Autour du miroir
au ciel de la salle (de bain ?)
il est inscrit :
«(R)ESPICE FINEM»
Le «R» erre je ne sais où...

s (inscription arrachée par la fenêtre postérieure à la fresque)
AD DIANAM / DIC DEA SI MISERVM SORS HVC ACTEONA DVXIT
A TE CVR CANIBVS / TRADITUR ESCA SVIS NON NISI MORTALES
ALIQVO / PRO CRIMINE PENAS FERRE LICET : TALIS NEC DECETVR
IRA / DEAS

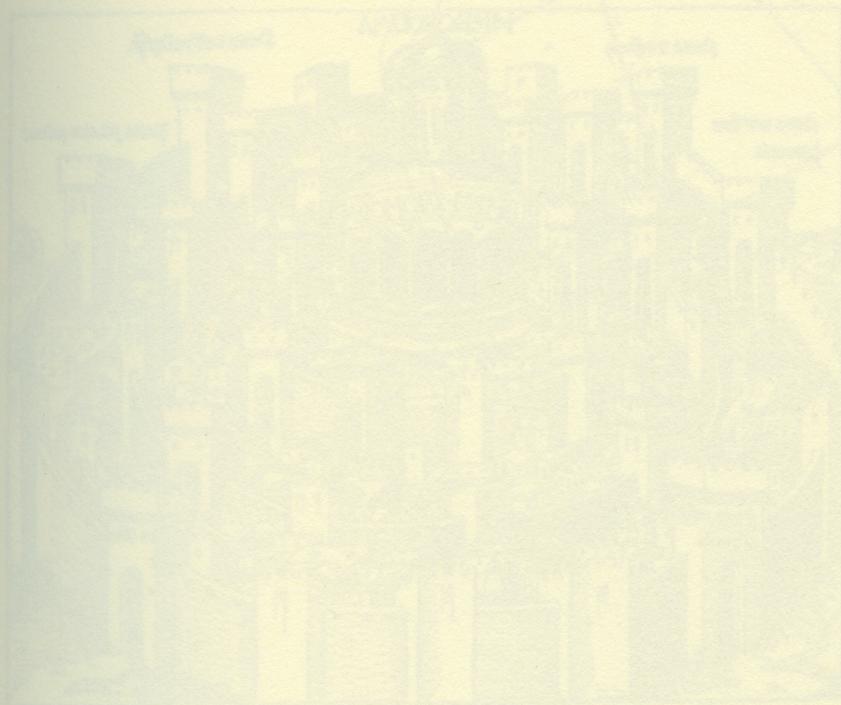
et la danse
a changé de sens

Marie Sester

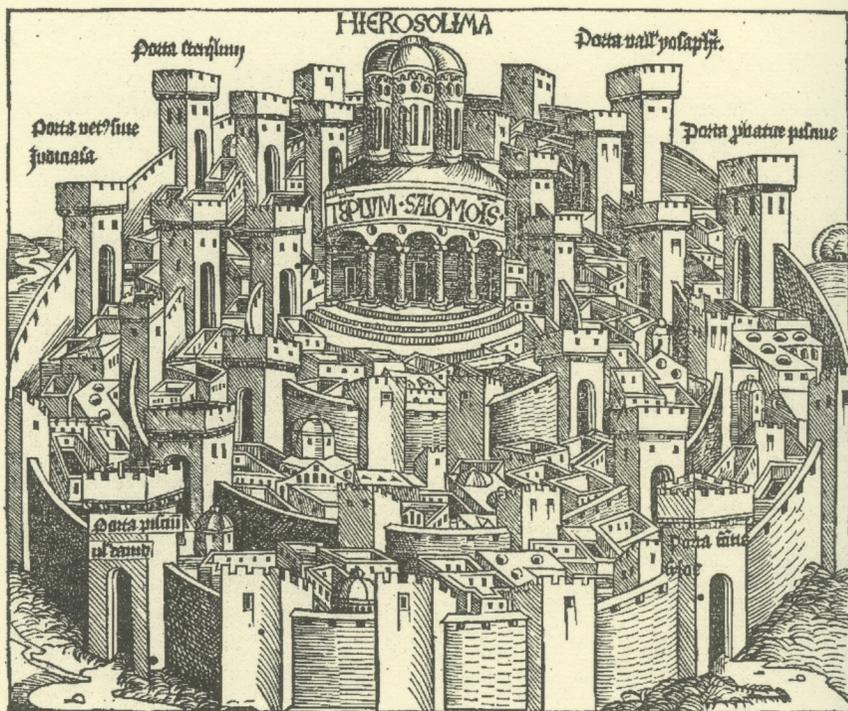
— cultures et les arts

Marie Sester

Les repères et les cités

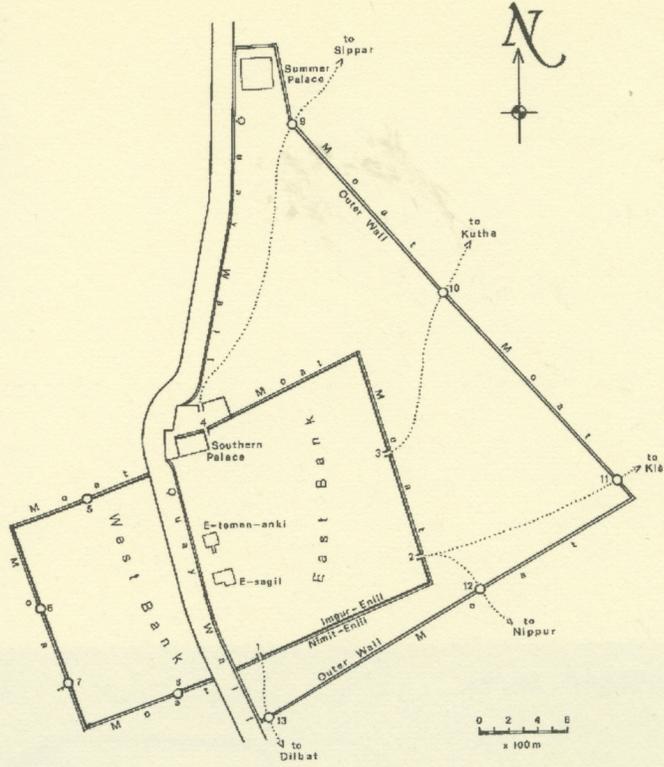


JERUSALEM



L'AT

BABYLON

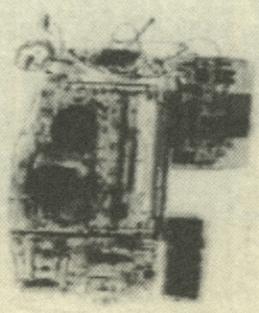


LANTIDE



MED 08.30.96

12 11

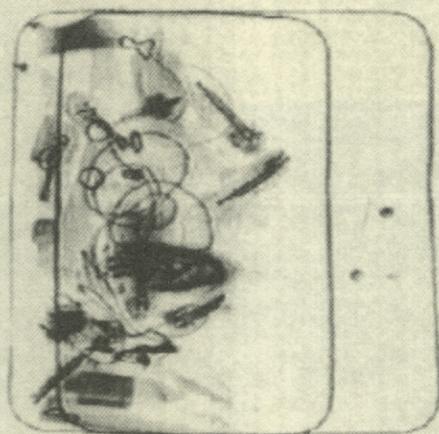


6ANNA 10

BR61000000320

MED 08.30.96

12 15

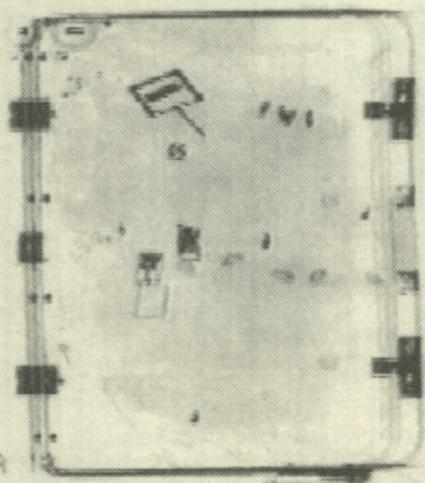


6AMHA 10

BAG:000000325

MED 08.30.96

12 15



GANKR

BAG:000000326

WED 08.30.96

12 16



GAHNA 10

SAG:000000329

HED 08.30.96

12:16



GANNA 10

8A6:00000331



**The New York
Public Library**
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

HISTORIQUE :

par ordre d'apparition :

a/ Babylone (plan reconstitué des murs d'enceinte par A. E. George in «Babylone topographical texte», 1992).

b/ Gravure sur bois, anonyme, 1593.

c/ L'Atlantide.

d/ Bagages rayons X – Orly, le 30 août 1996.

n°009x9

n°011x11

n°008x8

n°004x4

n°012x12

e/ New Yorkk Public Library – logotype.

Jean-Charles Depaule
Comptoir central (2)

Sac gris
et valise rouge bordeaux
viennent sur le tapis roulant
à l'arrivée – patience –
étiquette verte qui
entoure la poignée
en capitales typographie noire
en gras : «dernier bagage»
et plus petit en maigre : «vol n°»
«dest.»
et des choses ajoutées à la main

Sur l'autre étiquette qui est blanche
au dos il y a des petits caractères
(je n'ai pas mes lunettes)

dans le classement alphabétique
une erreur était intervenue
le tri avait été fait à la main

le doigt indique
où je regarde (doigt)
le sage montre la lune / l'idiot

premièrement : des femmes en blouse
font cercle quelques hommes jeunes au premier plan
à la périphérie avec ou sans béret
elles sont nu-tête
à cheveux lisses ondulations (des crans) raie de côté
blouses à manches courtes
ou longues la jeune femme au centre regarde l'objectif
rit la main droite au-dessus de la tête
doigts écartés
mouvement de la nuque
gitane danse se retourne l'autre au fond sourit un peu
vue en plongée

puis deux photos
petite comptabilité pour un jour
une page ou demie suffit

première neige attention de ne pas glisser
l'Écriture dit *ce n'est pas une faute*

il s'éloigne – c'est ici n°19
«Monsieur est sorti»

pour la suivante la légende ne précise pas où
portrait de groupe en plein air
sur plusieurs rangs
casquettes bérets
un canotier cigarettes boules
six alignées par terre boules dans les mains
dans les poings (levés) une boule
posée sur une tête (fièrement)
je compte douze boules je lis
«service électrique»

à propos de toutes sortes de couleurs à l'eau
de leur préparation
de leur mélange ce qui est très utile
pour gravures dessins d'après nature

Miroir éclairé de la peinture

Dans l'atelier grands portraits d'amis
hors de l'atelier les toits
avec les données de deux couleurs
au jardin public promeneurs et joueurs de cartes

vitre ouverte fermée
allers de la guêpe le bruit
la pluie

fenêtre ouverte soleil sur le bureau
«je mets les lunettes de soleil»
les bruits du rond-point (des sirènes)

parmi les jouets de second rang
dans la boîte un yoyo et un diablotin
qui était un peu rouillé
nous nous disions plutôt pousse-pousse

À quatorze ans fils de son père marin

surtout il découvre la poésie

paysage de montagne rochers
papier d'emballage drapé pour plis de terrain
papier de chocolat pour cascade
un morceau de miroir pour l'eau
au bout de la ligne du pêcheur
gravillons pour cailloux
sable pour gravier

pourquoi je regarde des images

volume poli mat métal peint
la lampe sur le bureau au premier plan

lumière laide de plein été
sur verdure si verte bien arrosée
bien verte

avec des *rides* le pinceau suggère
le relief vivant
la forme des montagnes a mille aspects variés

«Toits et murs sont des mouvements de plans»

en détails très agrandis
le bord de la manche d'un manteau de femme
un poignet l'amorce d'une main gantée
sur une valise posée à plat
sur une table en métal
(un départ vraisemblablement en 1961)

et deux images : 1) le volume est
plutôt vide bien éclairé
au centre
des hommes des femmes de loin
dans le fond
sont disposés à peu près sur la même ligne
une blouse à carreaux un homme en costume chapeau
femmes à leur machine (roues et courroies)
au premier plan en vrac des boîtes d'allumettes
2) volume haut on voit la verrière
lumière du jour
le cliché est plus récent
l'espace est assez encombré
caisses machines deux silhouettes floues

comment elle se rappelle le peigne
perdu dans le sable – jeux
miettes sur la nappe – plats
route zébrée – eucalyptus
la meilleure heure de sommeil

at that budget. It is obvious that
this view does not reflect the
actual situation and is therefore
not a realistic estimate of the
costs of the various items.
The following table shows the
actual costs of the various items
for the year 1960. It is
seen that the actual costs are
considerably higher than the
estimated costs. This is due
to the fact that the actual
costs of the various items are
higher than the estimated costs.
The following table shows the
actual costs of the various items
for the year 1960. It is
seen that the actual costs are
considerably higher than the
estimated costs. This is due
to the fact that the actual
costs of the various items are
higher than the estimated costs.

continued on the opposite page
page 10 of 10 - 10
page 10 of 10 - 10
page 10 of 10 - 10
page 10 of 10 - 10

10-10-10

Ovide

Le vol de Phaéton

(*Métamorphoses*, II, v. 1 à 367)

Traduit du latin par **Danièle Robert**

Ovide

Le vol de Phaëton

(Métamorphoses, II, v. 1 à 367)

Traduit du latin par Danielle Robert

Le palais du Soleil aux hautes colonnes se dressait
Dans la splendeur rutilante de l'or et les flamboiements du pyrope ;
Son toit était couvert d'ivoire luminescent,
Ses portes à double battant diffractaient une lumière argentée :
Matériau rehaussé par un travail d'artiste car Mulciber
Y avait gravé les mers qui entourent l'ensemble des terres,
Le monde et le ciel qui s'étend au-dessus du monde.
On y voit l'eau et ses divinités bleues, l'harmonieux Triton,
L'ondoyant Protée, Égéon domptant de ses seuls bras
Les baleines aux dos énormes, et Doris en compagnie de ses filles,
Les unes en train de nager, les autres assises sur un rocher
Faisant sécher leurs cheveux verts, d'autres encore
Chevauchant des poissons ; n'ayant pas toutes même visage
Mais pas dissemblable non plus, ainsi qu'il convient à des sœurs.
La terre contient les hommes et les villes, les forêts et leurs animaux,
Les fleuves et leurs nymphes, et toutes les divinités champêtres.
Au-dessus sont représentés un ciel sillonné d'éclairs et, sur chaque battant,
Les signes du Zodiaque : six à droite, autant à gauche.

Sitôt que le fils de Clyméné eut gravi le sentier qui y mène
Et fut entré sous le toit du père dont il doutait, sans hésiter
Il s'avança et fit face à ce père ; mais il s'arrêta
À quelque distance, ne pouvant, de plus près, soutenir
L'éclat de ses yeux. Revêtu d'un manteau de pourpre, Phœbus
Était assis sur un trône resplendissant de pures émeraudes.
À sa droite et sa gauche étaient placés le Jour, le Mois, l'Année,
Les Siècles et, régulièrement espacées, les Heures :
Il y avait là le Printemps nouveau, couronné de fleurs,
Il y avait l'Été nu, portant des guirlandes d'épis,
Et il y avait aussi l'Automne, éclaboussé de raisins piétinés,
Et le glacial Hiver aux cheveux blancs hirsutes.
De sa position centrale, le Soleil dont les yeux perçoivent toutes choses

Vit le trouble du jeune homme devant cette étrangeté et lui dit :
 «Quelle est la raison de ta venue ? Que cherches-tu sur ces hauteurs,
 Phaéton mon enfant, toi que ton père ne saurait renier ?»
 Celui-ci répondit : «Ô lumière du monde, commune à l'immensité,
 Phœbus mon père, si tu me permets d'utiliser ce nom
 Et si Clyméné ne dissimule point sa faute sous un mensonge,
 Prouve-moi, mon géniteur, de façon irréfutable que je suis bien
 De ta lignée et délivre mon esprit de ce doute.»
 À ces mots, le père se débarrassa des rayons éblouissants
 Qui couronnaient sa tête et lui ordonna d'approcher
 Puis, l'ayant serré dans ses bras, il lui dit : « Tu n'as pas mérité
 Que je te renie, et Clyméné t'a dit la vérité sur ta naissance ;
 Pour dissiper tes doutes, demande-moi la faveur que tu veux,
 Je suis prêt à te l'accorder : et je prends à témoin de cette promesse
 Le marais, inconnu à mes yeux, sur lequel les dieux prêtent serment.»
 À peine avait-il achevé que le garçon demanda le char de son père
 Et le droit d'être, durant un jour, le conducteur des chevaux aux pieds ailés.
 Le père regretta son serment et dit en secouant trois, quatre fois
 Sa tête auréolée de lumière : « Tes paroles ont rendu les miennes téméraires.
 Ah ! si je pouvais ne pas tenir cette promesse,
 C'est bien la seule chose, mon enfant, que je te refuserais.
 Mais je puis te dissuader : ce que tu veux n'est pas sans risque ;
 C'est une grande faveur, Phaéton, que tu réclames,
 Et qui ne correspond ni à tes forces ni à tes jeunes années.
 Ton sort est celui d'un mortel, mais ton désir d'un immortel ;
 Inconscient, tu ambitionnes plus que ce à quoi les dieux mêmes
 Peuvent prétendre ; ils peuvent tous être très contents d'eux
 Mais aucun n'a la force de monter sur le char de feu,
 Moi excepté ; même le maître de l'immense Olympe,
 Qui, implacable, lance la foudre d'une main terrible,
 Ne saurait conduire mon char ; et y a-t-il plus grand que Jupiter ?
 La première partie du chemin est difficile et mes chevaux,

Quoique frais le matin, ont du mal à la franchir ; la partie médiane
Est si haute dans le ciel qu'il m'arrive souvent de frémir,
À voir de là-haut terres et mers, et que mon cœur, saisi d'effroi, palpite ;
La dernière partie est en pente et exige une conduite sûre :
Même alors, Théthys qui me reçoit dans ses eaux toutes proches
Redoute constamment que je n'y sois précipité.
Ajoute à cela que le ciel est pris dans un tournoiement constant,
Qu'il y entraîne les étoiles lointaines et leur imprime
Un mouvement de rotation vertigineux. Je lutte en sens contraire
Et cette pression n'a pas raison de moi comme des autres astres
Et je m'élançe contre cette impétueuse révolution.
Suppose que je te donne mon char : que feras-tu ? Pourras-tu affronter
Les pôles tournant sur eux-mêmes sans être emporté par leur giration ?
Peut-être t'imagines-tu qu'il y a là-haut des bois, des cités
Divines et des sanctaires emplis d'offrandes : en fait, il faut
Passer à travers mille embûches et figures farouches
Et, même si tu gardes le cap sans te laisser égarer,
Tu trouveras face à toi, sur ta route, les cornes du Taureau,
L'arc du Sagittaire, les puissantes mâchoires du Lion,
Le Scorpion dont les pinces redoutables se ferment sur un vaste
Espace et le Cancer qui courbe ses pinces différemment.
Et quant à mes chevaux impétueux, qui ont au cœur un feu
Qu'ils soufflent par la gueule et les naseaux, il n'est pas facile
pour toi de les conduire ; à peine me supportent-ils quand leur violente
Ardeur s'échauffe, quand leur encolure refuse les rênes.
Mais toi, mon fils, prends garde que je ne sois responsable à ton égard
D'une faveur funeste et, pendant qu'il est temps, modifie ton souhait.
Apparemment, pour te convaincre que tu es bien né de mon sang,
Tu réclames des preuves irréfutables ? Je te les donne par mes craintes
Et cette inquiétude paternelle prouve assez que je suis ton père.
Regarde-moi en face : ah ! si tes yeux pouvaient plonger jusqu'au fond
De mon cœur pour y saisir le souci que ton père a de toi !

Pense, enfin, à toutes les richesses que possède le monde
Et parmi tous les biens du ciel, de la terre et des mers, demande-moi
Celui que tu voudras : n'aie crainte, je ne te refuserai rien.
Je n'écarte qu'une chose qui est, à vrai dire, une peine,
Non un honneur ; car la faveur que tu réclames, Phaéton, est une peine.
Pourquoi mettre tes bras câlins autour de mon cou, fou que tu es ?
N'en doute pas, n'importe lequel de tes vœux (je l'ai juré par les eaux du Styx)
Te sera accordé ; mais fais un vœu plus raisonnable.»

Sa mise en garde était finie et, cependant, rétif à ses paroles,
Le jeune homme s'entêta dans son projet : l'envie de ce char le brûlait.
Alors son père, après avoir temporisé autant qu'il lui était possible,
Le conduisit vers le char majestueux, cadeau de Vulcain.
D'or en était l'essieu, d'or la flèche, d'or le tour
Des hautes roues, et d'argent l'ensemble des rayons ;
Des topazes et des pierreries régulièrement disposées sur tout l'attelage
Dans lequel Phœbus se réfléchissait lui renvoyaient une lumière intense.
Et tandis que le noble Phaéton, examinant tout cela, admire
L'ouvrage, voici que dans l'éclat du levant l'Aurore vigilante
Montre ses portes rougeoyantes et ses entrées couvertes de roses ;
Disparaissent les étoiles dont Lucifer hâte la marche,
Quittant la dernière le poste céleste.
Dès qu'il la voit atteindre la terre, le firmament s'empourprer
Et comme s'évanouir le bout des cornes de la lune,
Le Titan commande aux Heures prestes d'atteler ses chevaux.
Les déesses exécutent ses ordres avec célérité : elles amènent
Des vastes écuries les coursiers qui crachent le feu,
Rassasiés d'ambrosie, et, dans un cliquetis, leur placent le mors.
Alors, le père enduit le visage de son fils d'un onguent sacré
Pour lui permettre de résister à la violence des flammes,
Il nimbe de rayons sa chevelure et, le cœur lourd,
Après maints soupirs qui laissent présager son deuil, il dit :

«Si tu peux au moins suivre ces derniers conseils de ton père,
Ne te sers pas du fouet, mon enfant, et tiens fermement les rênes ;
Les chevaux ont tendance à accélérer ; la difficulté est de maîtriser leur élan.
Et ne choisis pas la route droite qui coupe les cinq zones ;
Il existe un passage qui les prend à l'oblique par une large courbe
Et qui, se limitant à trois de ces zones, évite le Pôle Sud
Ainsi que le Pôle Nord, voisin des Aquilons : c'est là ta route ;
Tu y reconnaîtras nettement les traces de mes roues.
Afin que le ciel et la terre reçoivent une chaleur égale,
Tu ne dois ni abaisser ton char ni le lancer vers les hauteurs de l'éther :
Si tu montes trop haut, tu incendieras les demeures célestes,
Si tu descends trop bas, les terres ; le plus sûr est d'avancer au milieu.
Trop à droite, tes roues risquent de dévier vers les anneaux du Dragon,
Et trop à gauche, vers les basses régions de l'Autel :
Tiens-toi entre les deux ; je confie le reste à la Fortune
En souhaitant qu'elle t'assiste et prenne soin de toi mieux que toi-même.
Pendant que je parlais, la nuit humide a touché les limites
Qui bornent le rivage de l'Hespérie ; nous ne pouvons plus tarder,
On nous appelle et, les ténèbres dissipées, l'Aurore point.
Prends bien les rênes en main ou, si tu peux encore changer d'avis,
Fais usage de mes conseils plutôt que de mon char
Tant que cela t'est encore possible et que tu es debout sur un sol ferme,
Tant que tu ne fais pas corps, inconscient, avec le char de tes désirs fous.
Si tu veux contempler sans danger la lumière, laisse-moi la donner à la Terre.»

Le garçon au corps juvénile grimpe sur le char léger et, debout,
Tout joyeux de sentir dans ses mains le contact lisse des rênes,
Remercie son père qui a agi bien malgré lui.
Pendant ce temps, les chevaux ailés du Soleil : Pyrois, Eous, Æthon
Et le quatrième, Phlégon, emplissent l'air de hennissements
Impétueux et piaffent contre les clôtures.
Sitôt que Téthys, ignorant le destin de son petit-fils,

A ouvert les barrières et que s'étend devant eux l'immensité du ciel,
Ils dévorent l'espace et, battant l'air de leurs pieds, déchirent
Les nuages sur leur passage ; leurs ailes les emportent
Et leur font dépasser l'Eurus, né dans cette partie du monde.
Mais le poids est insuffisant et les chevaux du Soleil ne peuvent
S'y reconnaître car l'attelage n'a pas sa charge habituelle ;
De même que les bateaux dont la coque n'est pas suffisamment chargée
Chavirent, déstabilisés par leur trop grande légèreté, et sont emportés
Par les flots, ainsi, privé de son poids accoutumé, le char
Bondit vainement dans les airs et, profondément secoué, semble vide.
Dès que le quadriges sent cela, il s'emballe, délaisse la piste tracée
Pour suivre une tout autre direction. Affolé, Phaéton ne sait
De quel côté tirer les rênes à lui confiées, ni comment retrouver sa route,
Incapable, même s'il le savait, de maîtriser les chevaux.
Alors, pour la première fois, sous l'effet des rayons les Trions
Des glaces deviennent brûlants et tentent en vain de plonger
Dans la mer interdite, et le Dragon situé près du Pôle glacial,
Jusque-là engourdi par le froid sans effrayer personne,
S'enflamme et puise dans cette effervescence une fureur nouvelle.
Toi aussi, Bouvier, on a dit qu'un trouble t'avait fait fuir
En dépit de ta lenteur et du Chariot qui te retenait.

Lorsque l'infortuné Phaéton, du haut des airs, a vu la Terre
Qui s'étendait si bas, si bas au-dessous de lui,
Il a pâli et l'angoisse a soudain fait trembler ses genoux ;
La lumière aveuglante a plongé ses yeux dans les ténèbres.
Et voici qu'il voudrait n'avoir jamais touché aux chevaux paternels,
Voici qu'il se repent d'avoir tant insisté pour connaître son origine,
Voici que, dans son désir d'être appelé fils de Mèrops, il est tel un vaisseau
Emporté par les déchaînements de Borée et dont le pilote a lâché,
Impuissant, le gouvernail, l'abandonnant aux dieux et aux prières.
Que faire ? Il laisse derrière lui une immense étendue de ciel,

Devant ses yeux il en est une plus grande encore : il évalue les deux
Et regarde alternativement le couchant devant lui – que le destin
Lui interdit d’atteindre – et, en arrière, le levant.
Ne sachant comment réagir, il est paralysé, ne peut ni lâcher
Les rênes ni les retenir, et il ignore les noms des chevaux.
Dans son affolement, il voit, éparses çà et là dans le ciel,
Des choses étonnantes et des figures d’animaux monstrueux.
Il est un lieu où le Scorpion de ses deux pinces recourbées forme
Un arc et occupe, tordant à la fois queue et membres,
L’espace de deux signes du Zodiaque.
Lorsque l’enfant l’aperçoit, exsudant un venin moite et noir
Et menaçant d’attaquer avec son dard crochu,
Il perd la tête et, glacé de terreur, lâche les rênes.
Dès qu’elles sont retombées et flottent sur leur croupe,
Les chevaux que plus rien n’arrête s’élancent dans l’espace
Sans savoir où ils vont, au gré de leur impétuosité,
Galopent en tous sens et se jettent contre les étoiles accrochées à la voûte
Du ciel, entraînant le char vers des lieux impraticables ;
Parfois ils gagnent les hauteurs, et parfois des descentes
Vertigineuses les emportent tout près de la terre.
La Lune regarde avec stupéfaction les chevaux de son frère courir
Plus bas que les siens et, des nuages roussis, se dégage de la fumée.
La Terre, aux endroits les plus élevés, est dévorée de flammes :
Elle se fend, se lézarde et, privée de ses eaux, se dessèche ;
Le fourrage jaunit, les arbres brûlent avec leurs feuilles
Et les champs arides nourrissent leur propre dévastation.
Mais ceci n’est rien : de grandes villes sont anéanties avec leurs murailles,
L’incendie réduit en cendres des contrées entières
Avec leurs habitants ; montagnes et forêts s’embrasent :
S’embrasent l’Athos, le Taurus de Cilicie, le Tmolus et l’Æta,
L’Ida jusqu’alors si riche en sources, maintenant asséché,
Et l’Hélicon, séjour des Muses, et l’Hémus d’avant Cœagre ;

S'embrasent parallèlement et de façon démesurée l'Etna,
Le Parnasse à double cime, l'Éryx, le Cynthe et l'Othrys
Et enfin le Rhodope dont les neiges fondent, le Mimas,
Le Dindyme, le Mycale et le Cithéron, objet de culte.
La Scythie n'est pas protégée par ses glaces ; s'embrase le Caucase
Et puis l'Ossa et le Pinde et l'Olympe, plus élevé qu'eux,
Et les Alpes aériennes et l'Apennin orageux.

Alors, Phaéton regarde le monde incendié en toute
Ses parties et ne peut tenir contre une chaleur si violente ;
Sa bouche aspire un bouillonnement d'air comme sorti du fond
D'une fournaise et son char, il le sent, devient incandescent ;
Il ne supporte plus les projections de cendres et de poussière chaude,
Une fumée brûlante l'enveloppe de tous côtés.
Où va-t-il, où est-il, couvert d'une épaisse couche de poix ?
Il ne sait, et les chevaux ailés l'emportent à leur gré.
C'est de là, pense-t-on, que les peuples d'Éthiopie tirent leur couleur
Noire, le sang ayant afflué à la surface de leurs corps ;
De là que la Libye, privée d'humidité par la chaleur intense,
Est devenue aride ; de là que les nymphes aux cheveux épars
Pleurèrent les fontaines et les lacs : la Béotie chercha en vain Dircé,
Argos Amymoné, Éphyre les eaux de Pirène.
Et les fleuves dont les bords sont éloignés de ces lieux
Ne sont pas mieux lotis : au milieu de leurs eaux fument le Tanais
Et le vieux Pénée et le Caïque de Mysie
Et le vif Isménus ainsi que l'Érymanthe qui baigne Phégia
Et le Xanthe – qui devait flamber une autre fois – et le blond Lycormas,
Et le Méandre au cours sinueux et folâtre,
Puis le Mélas de Phrygie et l'Eurotas de Laconie.
Et flambe aussi l'Euphrate de Babylone, flambent l'Oronte
Et le rapide Thermodon, le Gange, le Phase et l'Hister.
Bouillonne l'Alphée, flambent les rives du Sperchius,

Et l'or que charrie le Tage dans ses eaux fond sous les flammes
Et les oiseaux de rivière dont les chants célébraient les rives
Méoniennes sont carbonisés au milieu du Caïstre.
Le Nil épouvanté fuit jusqu'au bout du monde
Pour y cacher sa source, qui nous est encore inconnue ; ses sept
Embouchures taries sont ensablées, ses sept vallées non irriguées.
Un même sort assèche l'Hèbre et le Strymon de Thrace
Ainsi que le Rhin, le Rhône et le Pô d'Hespérie
Et le Tibre, à qui fut promis l'empire du monde.
Partout, le sol se fend et, par les fissures, la lumière pénètre
Jusqu'au Tartare, effrayant le roi des Enfers et son épouse ;
Les mers se resserrent et ce qui naguère était immensité liquide
Devient plaine de sable sec, et les montagnes que recouvrait
L'eau profonde émergent, multipliant les Cyclades disséminées.
Les poissons gagnent les abysses et les dauphins ondoyants n'osent pas
Bondir dans les airs comme auparavant au-dessus des vagues ;
Des cadavres de phoques flottent sur le dos à la surface
De l'eau ; on raconte aussi que Nérée lui-même ainsi que Doris
Et ses filles se cachèrent dans des gouffres devenus tièdes,
Que par trois fois Neptune, d'un air farouche, avait tenté de sortir de l'eau
Ses bras, que par trois fois il ne put supporter l'air brûlant.

Cependant, la Terre nourricière qui se trouvait entourée d'eaux –
Qu'il s'agît de celles de la mer ou des sources partout raréfiées
Qui se dissimulaient sans l'opacité des entrailles maternelles –,
La Terre aride présenta jusqu'au cou un visage accablé,
Posa une main sur son front et, dans un grand tressaillement
Qui ébranla toutes choses, s'affaissa quelque peu au-dessous
De son niveau normal puis, de sa voix sacrée, parla en ces termes :
« Si tu le veux ainsi, si je l'ai mérité, qu'attends-tu pour lancer ta foudre,
Ô souverain des dieux ? Si je dois périr par le feu, laisse-moi
Périr par le tien, que ton autorité diminue mon malheur.

Ma gorge a bien du mal à s'ouvrir pour dire ceci :» –
La fumée l'étouffait – «regarde donc mes cheveux calcinés
Et dans mes yeux tant de cendres, et tant sur mon visage !
Est-ce bien là ma récompense, est-ce l'honneur que tu accordes
À ma fertilité et mes bienfaits, moi qui supporte d'être blessée
Par le soc recourbé et la bêche, qui suis toute l'année malmenée,
Moi qui fournis le fourrage pour le bétail, des aliments sains, des céréales
Pour les humains et même de l'encens pour vous ?
Mais admettons que j'aie mérité cette ruine : qu'en est-il des eaux,
Qu'en est-il de ton frère ? Pourquoi les mers qu'il reçut en partage
Décroissent-elles jusqu'à se retirer si loin des airs ?
Si ni moi ni ton frère n'avons assez d'influence pour te toucher,
Aie au moins pitié de ton ciel ; regarde les deux Pôles,
Ils fument l'un et l'autre ; si le feu les altère,
Vos palais s'écrouleront. Vois comme Atlas souffre lui-même
Et soutient avec peine sur ses épaules le monde incandescent.
Si les flots, si les terres, si les royaumes célestes périssent,
Nous allons retomber dans l'antique chaos. Arrache aux flammes
Ce qui peut encore l'être et veille au salut de l'univers.»
La Terre se tut, ne pouvant plus longtemps supporter
La fumée ni parler davantage, et sa tête rentra
En elle-même, dans des lieux caverneux plus proches des Mânes.

Alors le père tout-puissant, ayant convaincu les dieux – y compris
Celui qui a prêté son char – que s'il n'intervient pas tout va disparaître
Sous le poids du destin, gagne le lieu le plus élevé de l'Empyrée
D'où il a coutume de répandre les nuages largement sur les terres,
D'où il déclenche le tonnerre, brandit et lance sa foudre,
Mais il ne trouve alors aucune terre où répandre ses nuages,
Aucune pluie à faire tomber du ciel.
Il tonne et, faisant osciller la foudre du côté de son oreille droite,
Il l'envoie contre l'aurige, lui ôtant à la fois la vie et le char,

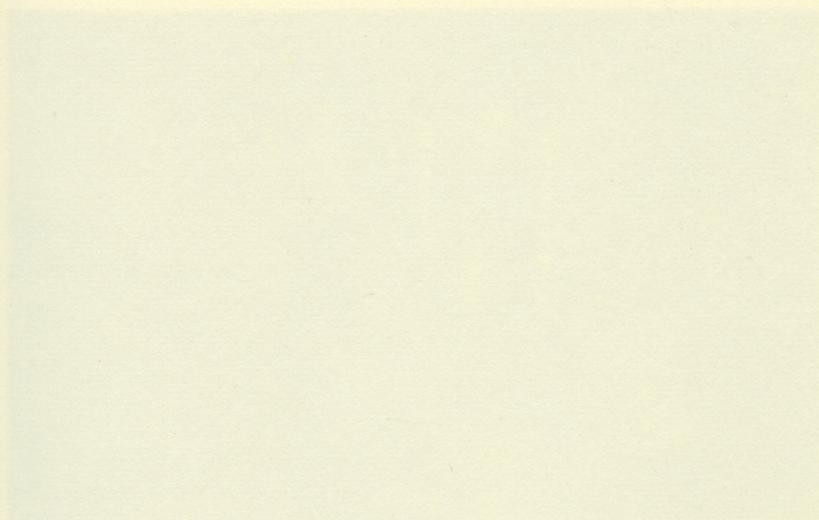
Et bloque l'avancée du feu sous ses feux redoutables.
Les chevaux sont pris de panique et bondissant en sens contraire
Arrachent le joug de leur cou, quittent l'attelage brisé.
Les rênes gisent ici, là l'essieu détaché de la flèche ;
Plus loin les rayons des roues déchiquetées et les restes
Du char mis en pièces sont sur un large espace éparpillés.
Quant à Phaéton, la chevelure en feu dans l'incendie dévastateur,
Il tombe en tournoyant, suivi dans les airs d'une longue traînée,
Comme parfois une étoile filante dans un ciel serein
Peut paraître tomber alors qu'il n'en est rien.
Loin de sa patrie, à l'autre bout du monde, l'accueille
Le grand Éridan qui baigne son visage fumant.
Les Naiades de l'Hespérie enterrent son corps consumé
Par trois langues de flammes et marquent la pierre
De ces vers : «Ci-gît Phaéton, conducteur du char de son père,
S'il est vrai qu'il ne l'a pas retenu, c'est sa témérité qui l'a perdu.»
De fait son père, que cette mort a plongé dans la douleur,
S'est retiré en se voilant la face et, si l'on en croit la légende,
Un jour entier s'est écoulé sans soleil ; l'incendie, en éclairant
Le monde, a au moins servi à quelque chose dans ce malheur.

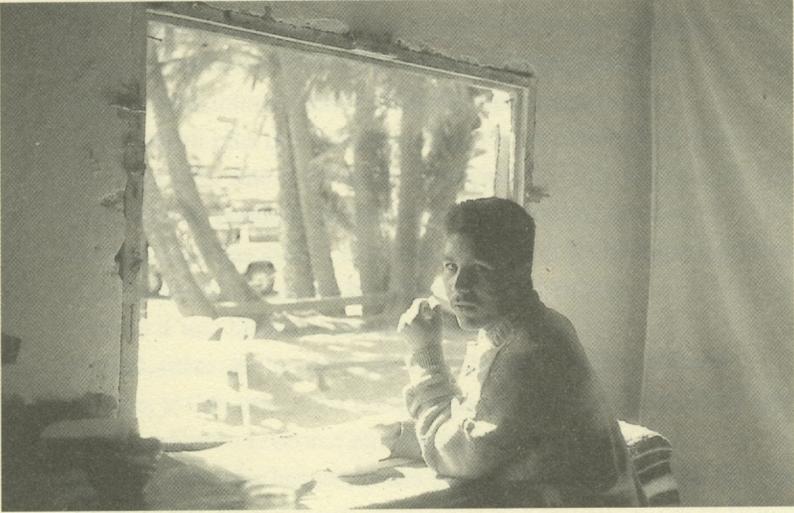
Mais Clyménéa après avoir exprimé tout ce qui pouvait l'être
Dans un si grand malheur, en larmes, égarée, et le sein
Déchiré, parcourut l'univers tout entier, à la recherche
De son cadavre d'abord, puis de ses ossements qu'elle finit
Par découvrir, mais enterrés sur un rivage étranger ;
Elle s'y étendit et, ayant lu son nom sur le marbre,
Elle l'arrosa de ses larmes et le réchauffa de sa poitrine nue.
Les Héliades ne pleurèrent pas moins et, faisant à la mort
L'offrande vaine de leurs larmes, se frappant la poitrine,
Nuit et jour appelèrent Phaéton qui ne pouvait entendre
Leurs douloureuses plaintes, et se couchèrent près du tombeau.

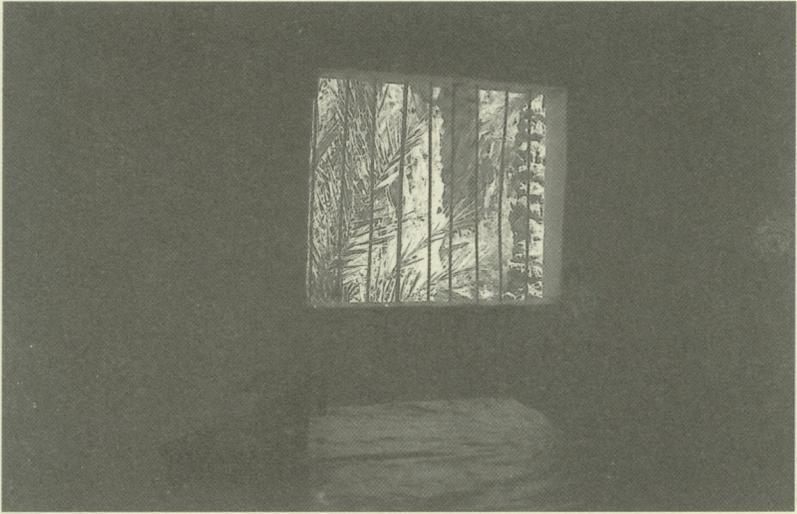
La lune, cornes jointes, avait accompli quatre cycles ;
Elles, à leur habitude (habitude créée par le ressassement),
S'étaient abandonnées à leurs lamentations. Phaétuse,
L'aînée, voulant se pencher jusqu'à terre, se plaignit
Du raidissement de ses pieds ; essayant de venir vers elle,
La candide Lampétie soudain fut retenue par une racine ;
Les mains de la troisième, prête à s'arracher les cheveux,
Détachèrent des feuilles ; l'une a les jambes prises par une souche,
L'autre souffre de voir ses bras changés en longs rameaux.
Tandis qu'elles s'affolent, l'écorce enveloppe leur sexe
Et peu à peu entoure ventre, poitrine, épaules et mains ;
On ne voyait plus que leurs bouches qui appelaient leur mère.
Que peut faire une mère sinon errer çà et là, où la violence de son chagrin
L'entraîne et, pendant qu'elle le peut, les couvrir de baisers ?
Mais ce n'est pas assez ; elle tente de séparer leurs corps des troncs
Et de casser à la main les branches fines ; il en sort,
Comme d'une blessure, des gouttes de sang.
«Arrête, mère, je t'en prie», s'écrie chacune d'elles, blessée,
«Arrête, je t'en prie, c'est notre corps que tu brises à travers l'arbre.
Allons, adieu !» L'écorce envahit ces derniers mots ;
D'elle coulent des larmes, et des jeunes branches tombent des gouttes
D'ambre qui durcissent au soleil pour être recueillies par le fleuve limpide
Et transmises comme parure aux jeunes femmes du Latium.

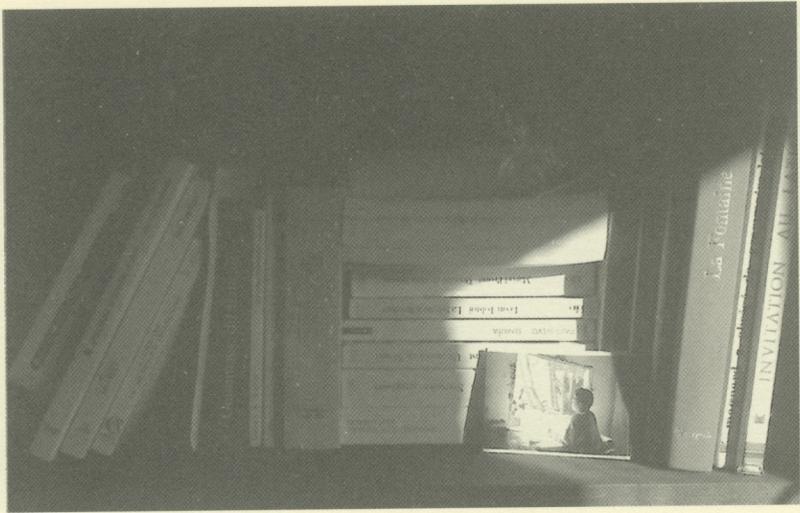
Raymond Macherel

L'image du temps









Jacques-Henri Michot
1944 de la barrière
(extrait)





Jacques-Henri Michot
Un ABC de la barbarie
(extraits)

A la mémoire de Jacques Michot

*C'est de la nuit le noir que tout est né, le silence,
le chaos et le chaos, les bruits et les paroles,
l'indistinct, le vague dans de petites lettres qui ont
été qui se succèdent pour être liguées et font
un monde visible de mots vides, par des lettres
caractéristiques de l'écriture et des choses, les
lettres et les choses et le monde, le monde
ceux-là qui ne peuvent se comprendre sans être
ligués, sans être que dans un jeu d'écriture,
l'écriture de tout, l'écriture de tout, l'écriture*

Jacques-Henri Michel
Un ABC de la bande
(extraits)

À la mémoire de Jacques Monniez

*Ô cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens,
hommes et femmes, les bras et les jambes
étroitement ligotés dans de solides liens par des
gens qui n'entendront point votre langage, et vous
ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes
larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos
douleurs et vos regrets de la liberté perdue, car
ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre
langage, non plus que vous ne les comprendrez.
(Léonard de Vinci, Carnets – Codice Atlantico, 145 r.a.)*

LES ÉDITIONS DU 9 BRUMAIRE

BARNABÉ B

ABC de la barbarie
OU
Bréviaire des bruits

Texte établi, préfacé et annoté
par François B

Avec trois notes additionnelles
et une postface posthume
de Jérémie B

LES EDITIONS DU 9 BRUMAIRE